

Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

49 (2014)
Varia

Gerhardt Stenger

Joseph Hillmer, Diderot et La Mettrie : sur les traces de l'oculiste prussien de la *Lettre sur les aveugles*

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Gerhardt Stenger, « Joseph Hillmer, Diderot et La Mettrie : sur les traces de l'oculiste prussien de la *Lettre sur les aveugles* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 49 | 2014, document 12, mis en ligne le 10 novembre 2016, consulté le 12 janvier 2015. URL : <http://rde.revues.org/5165> ; DOI : 10.4000/rde.5165

Éditeur : Société Diderot
<http://rde.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://rde.revues.org/5165>
Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Cet article a été téléchargé sur le portail Cairn (<http://www.cairn.info>).



Distribution électronique Cairn pour Société Diderot et pour Revues.org (Centre pour l'édition électronique ouverte)
Propriété intellectuelle

Gerhardt STENGER

Joseph Hillmer, Diderot et
La Mettrie :
sur les traces de l'oculiste prussien
de la *Lettre sur les aveugles*

L'oculiste prussien mentionné par Diderot au début de la *Lettre sur les aveugles* (DPV, IV, 18) n'a jamais fait l'objet de la moindre notice dans les différentes éditions critiques. Et pourtant, ce Joseph Hillmer (orthographié Hilmer dans l'index de la *Lettre* [DPV, IV, 74]) n'était pas un inconnu en France au milieu du XVIII^e siècle, bien au contraire. Dès le mois de juillet 1747, on le trouve à Dijon où il procède à plusieurs opérations de la cataracte¹. En 1748, le *Mercure de France* informe ses lecteurs que « le roi [de Prusse] a accordé au docteur Hilmer, que plusieurs cures surprenantes ont rendu célèbre dans toute l'Allemagne, le titre de conseiller avec une pension considérable »². Un an plus tard, il arrive à Paris, pour la première fois, semble-t-il. Le 28 avril 1749, Hillmer est reçu à Versailles selon le témoignage du duc de Luynes :

On vit aussi hier ici un Allemand qui a vingt-huit ans. Il est né à Vienne en Autriche. Il s'est rendu fameux par une grande habileté et une adresse

1. Voir le mémoire du chirurgien Jean-Jacques-Louis Hoin, « Sur une espèce de cataracte nouvellement observée », *Mémoires de l'Académie royale de chirurgie. Tome second*, Paris, Delaguette, 1753, p. 425-430. Son appréciation des méthodes de Hillmer est fort sévère : le malade, rapporte-t-il, « avait été opéré sans aucune préparation ; et c'est assez la méthode des oculistes non sédentaires. Je crois qu'on entendra aisément par là ce que je veux dire » (p. 426). L'orthographe de toutes les citations a été modernisée.

2. *Mercure de France*, février 1748, p. 164. L'octroi du titre de Hof-Rath ainsi que sa nomination comme professeur ordinaire au Collège médico-chirurgical de Berlin (Collegium Medicochirurgicum) datent du 22 janvier 1748. Voir Aloys Henning, *Joseph Hillmer, Okulist, Professor, Scharlatan im friderizianischen Berlin*, Berlin, Dr. Mann Pharma, 1989, p. 15-18.

extrême dans l'opération des cataractes et autres à faire aux yeux. Le roi de Prusse l'a attaché à son service, et lui a seulement permis de voyager encore deux ou trois ans. Il s'appelle Ilmer [...]. La Reine voulut qu'il vît les yeux de Mesdames, dont il fut fort content. Quoiqu'il soit en France depuis peu de temps, il y a déjà acquis une grande réputation³.

Une semaine plus tôt, Madame de Tencin avait déjà pressé Montesquieu, dont la vue devenait de plus en plus faible, de venir à Paris pour se faire opérer de la cataracte par un « opérateur miraculeux » dont apparemment elle ignorait le nom :

il est arrivé ici un oculiste prussien qui abat les cataractes avec une adresse merveilleuse. Il a fait l'opération chez M. de Réaumur à une fille qui les avait apportées en naissant ; l'opération a très bien réussi ; il n'y a eu aucune inflammation dans l'œil, ni aucune souffrance tandis qu'elle a été opérée. J'ai d'abord pensé à vous. Je ne crois pas que cet opérateur miraculeux reste à Paris plus de deux mois ; écrivez-moi si vous seriez tenté d'en profiter, pour que je m'instruise plus particulièrement de sa marche. Je ne le crois habile que pour la main et je me garderais bien de lui confier des yeux qui auraient une autre maladie que la cataracte⁴.

Le 22 mai, un autre correspondant de Montesquieu, le chevalier d'Aydie, lui vante aussi les mérites extraordinaires du guérisseur ambulante :

Il y a ici, mon cher Président, un oculiste qui fait des miracles. Le proto-medico Dussé, qui est beaucoup mieux instruit que moi de ses gestes, m'a promis qu'il vous écrirait ce qu'il en sait ; mais comme il est très capable de l'oublier, je ne veux pas négliger de vous avertir de mon côté que tout le monde convient que cet homme a des talents extraordinaires et qu'il excelle surtout dans l'art d'abattre les cataractes. Il s'est déjà extrêmement signalé en Angleterre et en Hollande et, tout récemment, il vient de faire l'opération avec beaucoup de succès au duc de Brancas et à plusieurs autres personnes. Je crois donc, mon cher Président, que vous ne devez pas hésiter à vous rendre promptement ici. C'est l'avis de tous vos amis et cela presse d'autant plus que cet homme ne doit pas s'arrêter longtemps ici, son dessein étant de parcourir tout de suite toutes les capitales de l'Europe et de ne se fixer nulle part⁵.

3. *Mémoires du duc de Luynes sur la cour de Louis XV (1735-1758)*, Paris, Firmin Didot, 1860-1865, t. IX, p. 398. En 1749, Hillmer était en réalité âgé de 29 ans.

4. La lettre de M^{me} de Tencin du 23 avril 1749 se trouve dans Montesquieu, *Œuvres complètes*, éd. André Masson, Nagel, 1950-1955, t. III, p. 1227 [désormais OC].

5. OC, p. 1232-1233. L'opération du duc de Brancas est mentionnée par le duc de Luynes dans son journal à la date du 17 mai (*op. cit.*, p. 414).

Le 6 juin, un autre correspondant de Montesquieu, un certain de Laistre, lui recommande de son côté l'oculiste prussien dont le nom est révélé pour la première fois :

Il y a ici un oculiste allemand, nommé d'Immer, qui est extrêmement adroit et expérimenté pour abattre les cataractes : il a opéré sur une quantité de gens connus ; on voudrait vous voir à portée de le consulter et de vous en servir, si le cas y échet. Il a abattu les cataractes du duc de Brancas, qu'on disait n'être pas mûres et qui l'étaient trop. Il a annoncé qu'il ne resterait pas longtemps ici. (OC, p. 1237)

Or Montesquieu nourrit de forts doutes sur la réussite de l'opération, doutes que Madame de Tencin finit par partager : « Je trouve, lui écrit-elle le 7 juin, que vous avez raison sur l'oculiste. Il ne faut point risquer une opération qui n'est point absolument nécessaire, d'autant mieux que toute l'habileté de l'homme en question ne consiste que dans la dextérité de sa main et qu'il est d'ailleurs ignorantissime » (OC, p. 1240). Au mois de juillet, Montesquieu finit par se rendre à Paris, mais déçante rapidement :

J'étais effectivement venu pour m'informer des succès ou des ravages de l'oculiste prussien et ce que j'ai trouvé m'a déterminé à ne point me mettre entre ses mains[,] et votre lettre m'a beaucoup confirmé dans cette pensée. Cet homme fait très adroitement des opérations téméraires, lucratives pour lui et à la fin fatales pour les malades ; il a l'art d'abattre les cataractes qui ne sont pas mûres, mais l'expérience générale de toutes ses opérations a fait voir qu'il ne faut point abattre les cataractes avant leur maturité⁶.

Avant de quitter Paris, l'oculiste reçoit une médaille d'or de la part du roi⁷. Le 21 août, Condillac informe son correspondant Gabriel Cramer du passage de Hillmer à Lyon : « L'oculiste prussien a laissé à Paris une réputation assez équivoque, il n'est resté à Lyon que le temps qu'il faut pour faire des prodiges. J'apprends qu'il va à Genève. Je compte qu'il y sera mieux jugé qu'ailleurs. Si vous avez quelque aveugle-né, je vous le recommande »⁸. Puis c'est le silence. La dernière trace d'un séjour de Hillmer en France se trouve dans le *Courrier d'Avignon* de 1756 :

De Montpellier, 23 août : M. le docteur et professeur Hillmer, conseiller de S. M. le roi de Prusse, arriva en cette ville le 3 de ce mois, venant de Lisbonne

6. Lettre à Domville du 22 juillet 1749 (OC, p. 1244).

7. D'après les *Berlinische Nachrichten* du 13 septembre 1749.

8. Condillac, *Lettres inédites à Gabriel Cramer*. Texte établi, présenté et annoté par Georges Le Roy, Paris, PUF, 1953, p. 54.

par Madrid. Depuis le 5 jusqu'à présent, il n'a pas discontinué ses opérations, et les succès qu'elles ont eus lui ont mérité les éloges de plusieurs médecins et chirurgiens, et de beaucoup de personnes de distinction qui ont été témoins oculaires de la guérison de quantité d'aveugles parmi lesquels s'en est trouvé un qui l'était de naissance. Les succès de ces opérations ont justifié la haute idée que l'on s'était formée des talents du docteur Hilmer puisque les malades qui ont été guéris les premiers jours marchent et agissent sans le secours de conducteurs, comme s'ils n'avaient jamais été privés de la vue⁹.

Vingt ans plus tard, c'est un autre membre de la famille, Joseph-Frédéric de Hillmer, qui fait parler de lui en France. Né au milieu du siècle, le fils ou neveu de Joseph s'accorde lui aussi le titre de conseiller du roi de Prusse¹⁰ ; il commence à sillonner les routes de France au moment où se perd la trace de son parent en Allemagne. On le trouve à Nancy en 1777, à Bayonne et à Langon en 1780¹¹. Devenu franc-maçon, il appartient à la Loge républicaine *La Ferme Résolution* de Genève et à *La Vraie Lumière* de Poitiers ; se disant baron du Saint-Empire, il voyage de Loge en Loge à la veille de la Révolution¹². En 1781, il est présent à la Loge du *Point Central* de l'île d'Oléron où il devient vénérable en 1782¹³. Toujours en 1781, le « sieur Joseph-Friderich de Hillmer, oculiste » participe à la fondation de la Loge *L'Heureuse Rencontre* à Périgueux. Accusé par une autre Loge de la ville de « faire commerce infâme de la maçonnerie » en recrutant

9. Cité dans Hermentaire Truc et Pierre Pansier, *Histoire de l'ophtalmologie à l'École de Montpellier du XI^e au XX^e siècle*, Paris, Maloine, 1907, p. 236-237.

10. On lit dans le constat notarié d'une opération de la cataracte pratiquée par Hillmer junior sur un chirurgien de Preignac le 5 mai 1780 : « Par devant le notaire royal de Guyenne soussigné et témoins bas nommés, a comparu sieur Joseph-Frédéric de Hilmer, oculiste et conseiller de Sa Majesté le roi de Prusse, natif de Vienne en Autriche, âgé de vingt-neuf ans, et logé actuellement chez le sieur Capdeville, aubergiste, où pend pour enseigne *Le Cheval blanc*, en la ville de Langon » (*Archives historiques du département de la Gironde*, t. 51, Paris et Bordeaux, 1916-1917, p. 304).

11. Voir A.F.C. van Schevensteen, *Les Oculistes ambulants dans les provinces belges aux XVI^e et XVII^e siècles*, Bruxelles, Goemaere, 1924, p. 25, ainsi que la note précédente.

12. Voir Jean-André Faucher et Achille Ricker, *Histoire de la franc-maçonnerie en France*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1968, p. 165 ; André Bouton, *Les Francs-Maçons mancaux et la Révolution française (1741-1815)*, Le Mans, Imprimerie Monnoyer, 1958, p. 93. « L'art d'éborgner ses semblables, commente A.F.C. van Schevensteen, ne doit jamais avoir été une dérogation à la noblesse, lorsqu'on voit la facilité avec laquelle la plupart des oculistes étrangers s'affublaient des titres les plus ronflants » (*op. cit.*, p. 43).

13. Voir Jean-Claude Faucher, *Histoire des francs-maçons dans le département des Deux-Sèvres : 1738-1945*, Poitiers, Le Bouquiniste, 1977, p. 53, n. 1.

des profanes jugés peu dignes à cause de leur statut social, il « eut l'audace de nier malgré les preuves malheureusement trop claires [...] de ses délits », lit-on dans un rapport. Le Grand Orient rejette cependant la dénonciation contre le prétendu prévaricateur qui, par la suite, passera à l'Orient de Poitiers¹⁴. Au mois d'avril 1785, Joseph-Frédéric de Hillmer arrive au Mans venant de Bourges. Il se présente comme « oculiste pensionné de la cour de Vienne en Autriche et consultant de Sa Majesté prussienne »¹⁵. Au cours du mois de juin, il se rend à plusieurs reprises à Alençon, puis gagne Laval où il est reçu par la Loge *L'Union*. Il repasse au Mans en octobre 1789¹⁶. La dernière trace du franc-maçon oculiste se trouve en 1809 dans l'*Antwerpsche Gazette* où il vante son procédé opératoire pour la cataracte et signale qu'il possède un « remède contre les tâches de la petite vérole, et les inflammations des paupières, en outre il fait l'opération de la pupille nouvelle inventée depuis sept années à Paris dans les yeux qui sont presque blancs »¹⁷.

Au XVIII^e siècle, la plupart des oculistes, à l'instar des dentistes et autres lithotomistes et chirurgiens herniaires, sont ambulants, étant donné que le champ restreint de leur domaine d'intervention peut difficilement nourrir les praticiens qui l'exercent de façon exclusive, surtout s'ils demeurent à poste fixe comme leurs collègues médecins ou chirurgiens. Leur spécialité la plus prisée – et la plus spectaculaire – est l'opération de la cataracte¹⁸. Beaucoup d'entre eux sont ce qu'on appelle alors des empiriques¹⁹, mais on y rencontre aussi des

14. Voir sur cet épisode Guy Penaud, *Histoire de la franc-maçonnerie en Périgord*, Périgueux, Pierre Fanlac, 1989, p. 35-36.

15. Voir Paul Delaunay, « Les guérisseurs ambulants dans le Maine sous l'ancien régime », *Comptes rendus du deuxième Congrès international d'histoire de la médecine, Paris, juillet 1921*, recueillis et publiés par MM. Laignel-Lavastine et Fosseyeux, Évreux, Imprimerie Ch. Hérissey, 1922, p. 214-215.

16. Voir André Bouton, *op. cit.*, p. 93.

17. Cité dans A.F.C. van Schevensteen, *op. cit.*, p. 28.

18. Il est à noter que contrairement à ce qu'on pourrait croire en s'en tenant aux récits faits notamment par Voltaire, Condillac et Diderot (voir DPV, IV, 60-61) de l'opération de la cataracte effectuée par Cheselden sur un aveugle-né en 1728, cette technique est loin d'être nouvelle au XVIII^e siècle. Voir par exemple le mémoire de Jacques Daviel « Sur une nouvelle méthode de guérir la cataracte par l'extraction du cristallin », *Mémoires de l'Académie royale de chirurgie. Tome second*, Paris, Delaguette, 1753, p. 337-339.

19. Le terme d'empirique, écrit de Jaucourt dans l'article EMPIRIQUE de l'*Encyclopédie*, « a été donné de tout temps aux médecins qui se sont fait des règles de leur profession sur leur pratique, leur expérience, et non point sur la recherche des causes naturelles, l'étude des bons ouvrages, et la théorie de l'art » (*Enc.*, V, 586).

charlatans²⁰, « cette espèce d'hommes, qui sans avoir d'études et de principes, et sans avoir pris de degrés dans aucune université, exercent la médecine et la chirurgie, sous prétexte de secrets qu'ils possèdent, et qu'ils appliquent à tout »²¹. Au vu de ses compétences, Hillmer n'était qu'un charlatan, mais un charlatan qui a fait une carrière extraordinaire. Grâce à l'ophtalmologue et historien berlinois Dr Aloys Henning, qui a consacré plusieurs études très détaillées à la vie et aux activités de Joseph Hillmer en Europe centrale et en Russie, nous connaissons assez bien la carrière de l'oculiste. Malheureusement pour le lecteur non germanophone, elles sont toutes écrites en allemand. Afin de les faire connaître à un plus large public, nous présentons ci-après un court résumé de ses principaux travaux sur Hillmer²².

Joseph Hillmer est né dans le petit village de Hainburg (entre Vienne et Bratislava) le 8 novembre 1719 dans une famille de chirurgiens-barbiers (*Bader*) autrichiens. La première trace que nous ayons de lui est un tract distribué au mois de septembre 1746 à Francfort-sur-le-Main dans lequel il se présente comme *Chirurgicus Oculista D[octor] Medicinæ*, « mondialement célèbre » pour ses guérisons miraculeuses (*Wunder-Curen*) faites dans divers pays. Il revient d'une tournée en Hongrie, Autriche, Bohême où il a guéri de nombreuses personnes de toutes sortes de maladies, en particulier de la cécité la plus noire, comme le prouvent les attestations qu'il a par devers lui. Il ne fait pas partie des bonimenteurs (*Marktschreyer*) qui élèvent des tréteaux dans les foires ou sur les places publiques. Les malades indigents seront soignés gratuitement ; les autres ne payeront qu'en cas de réussite ; ceux qui ignorent la nature de leur maladie peuvent envoyer des échantillons d'urine. Dans un post-scriptum,

20. Dans l'article CHARLATAN de l'*Encyclopédie*, dû à Jaucourt, on lit que « l'usage confond aujourd'hui dans notre langue, de même que dans la langue anglaise, l'empirique et le charlatan » (*Enc.*, III, 208). Dans l'article OCULISTE de l'*Encyclopédie*, également dû à Jaucourt, John Taylor est taxé d'« opérateur adroit et charlatan habile » (*Enc.*, XI, 343).

21. Article CHARLATAN, *Enc.*, III, 208.

22. Ces travaux sont les suivants : 1. *Die Affäre Hillmer. Ein Okulist aus Berlin in Petersburg 1751*, Frankfurt am Main/Bern/New York/Paris, Peter Lang, 1987. 2. *Joseph Hillmer, Okulist, Professor, Scharlatan im friderizianischen Berlin*, Berlin, Dr. Mann Pharma, 1989 (Ophthalmothek, Bd. 9). 3. « Der Okulist Joseph Hillmer in Berlin 1748-1768 », *Fortschritte der Ophthalmologie*, 86/2, 1989, p. 176-180. 4. « Augenärzte in Berlin zur Zeit Friedrichs II. und ihre Vorgänger », Erich Donnert (Hg.), *Europa in der Frühen Neuzeit. Festschrift für Günter Mühlhpfordt*, Bd. 7, Köln, Weimar, Wien, Böhlau Verlag, 2008, p. 347-386. 5. « Julien Offray de La Mettrie's klandestine Kritik an Joseph Hillmer 1748. Zur Zensur unter Friedrich II. », *Mitteilungen der Julius-Hirschberg-Gesellschaft zur Geschichte der Augenheilkunde* (à paraître en 2014).

Hillmer se vante de posséder une essence merveilleuse (*geheimer Augen-Geist*) qui guérit la cécité, ainsi que d'autres « joyaux » thérapeutiques secrets (*geheime Medicinische Kleinodien*) destinés aux gens atteints d'épilepsie, de phthisie, de maladies vénériennes et d'autres maux encore.

Après un voyage à travers l'Allemagne (Leipzig, Merseburg, Halle), Hillmer arrive à Berlin le 8 janvier 1748 où il rend la vue à dix aveugles en moins d'une heure. Il habite à l'auberge de la Colombe Blanche (« Weiße Taube »), dont le propriétaire est un certain Ernst Friedrich Therbusch ou Theerbusch, le mari d'Anna Dorothea Therbusch, née Lisiewska, la peintre amie de Diderot et l'une des héroïnes du conte *Mystification*²³. C'est ici que La Mettrie aurait été témoin du charlatanisme de Hillmer que le philosophe et médecin polémiste arrivé à Berlin un jour avant lui aurait décrit au début de sa *Première lettre de M. Jovial médecin de Bourges, à M. Emanuel Koniq, médecin de Bâle*, probablement parue en 1748. L'auteur y raconte à son correspondant fictif qu'il habite rue Mazarine à Paris, en compagnie d'un oculiste anglais nommé Taylord et d'un « empirique gascon médecin de Caen », qui prétend savoir reconnaître « les maladies des yeux à l'urine »²⁴. Il n'est pas difficile d'identifier le premier personnage : il s'agit du chevalier John Taylor, l'un des plus célèbres oculistes ambulants du XVIII^e siècle, auteur d'une autobiographie intitulée *The history of the travels and adventures of the Chevalier John Taylor, ophthalmiater, written by himself and adressed to his only son* (1761-1762). Aloys Henning suppose non sans vraisemblance que derrière le deuxième personnage raillé par La Mettrie, le guérisseur gascon (c'est-à-dire hâbleur), se cache Joseph Hillmer. Le portrait au vitriol de l'oculiste aurait eu pour but d'attirer l'attention de Frédéric II, roi (*koniq*) par la grâce de Dieu (*Emanuel*), sur l'incompétence criante du charlatan qu'il était sur le point de nommer conseiller de la cour et professeur ordinaire. En l'état actuel de nos connaissances, il est impossible de confirmer cette hypothèse qu'aucun indice ne permet de corroborer²⁵. Vraie ou fausse, le pamphlet de La Mettrie montre en tout cas que des charlatans comme Hillmer et Taylor n'étaient pas en

23. Voir DPV, XII, 390, n. 7.

24. La Mettrie, *Première [Deuxième] lettre de M. Jovial médecin de Bourges, à M. Emanuel Koniq, médecin de Bâle*, s.l.n.d., p. 1. Aloys Henning estime que l'opuscule fut publié à Potsdam, mais on lit dans la notice bibliographique de la BNF qu'il fut « probablement publié à Paris d'après les usages et le matériel typographique ». La *Deuxième lettre* du recueil publié en 1748 contient la satire du charlatan Taylor, appelé Taylord à cause de son goût immodéré pour les titres.

25. L'une des meilleures spécialistes de La Mettrie, Ann Thomson, nous écrit que tout cela lui semble « tiré par les cheveux ».

mesure d'en imposer à des médecins de formation et, surtout, dotés d'un esprit critique solide.

Deux semaines après son arrivée à Berlin, le 22 janvier 1748, Hillmer est nommé par Frédéric II conseiller de la cour (Hof-Rath) et professeur ordinaire au Collège médico-chirurgical de Berlin, « en raison de son extrême habileté dans l'opération de la cataracte et autres maladies des yeux ». Aucun oculiste avant et après lui ne connut une telle promotion ! La même année, son incompétence est vivement dénoncée dans un pamphlet publié sous un faux nom par le jeune médecin berlinois Johann Carl Wilhelm Moehsen²⁶, mais Frédéric II se dépêche de faire supprimer l'opuscule, qui ne refera surface qu'en... 1989.

Avant d'occuper son poste prestigieux, Hillmer reçoit la permission de voyager pendant deux ans en France, en Hollande et en Angleterre afin de se perfectionner dans son art. Le 8 mars, l'oculiste quitte Berlin. Il s'arrête d'abord à Hambourg, puis à Lübeck, Brême et à Amsterdam. En 1749, venant de Londres, Hillmer se trouve à Paris où il opère notamment le duc de Brancas et la fille de Simoneau. Vers le 13 août, il arrive à Lyon où il reste deux mois ; de là, il se rend en Suisse, à Madrid et à Lisbonne, et enfin à Venise. Après un séjour à Vienne, Prague et Breslau (Wrocław), l'oculiste est de retour à Berlin le 23 novembre 1750 où il achète, en plein centre-ville, une demeure à trois étages comprenant trente pièces et une écurie pour plusieurs chevaux. Le 14 février 1751, le roi de Prusse ordonne au Collège médico-chirurgical de donner des cours à Hillmer. Mais au lieu de commencer son enseignement, l'oculiste entame un nouveau voyage qui le mène via la Prusse orientale jusqu'à Saint-Petersbourg, où il reste de début septembre jusqu'à son expulsion le 8 décembre. Le séjour de Hillmer en Russie est documenté dans les *Cancellariae medicae acta cum oculista Iosepho Hillmero*, un ouvrage de 176 pages écrit en russe et publié par la Chancellerie de médecine à Saint-Petersbourg en 1751²⁷. L'auteur en est le directeur de la Chancellerie et premier médecin de la tsarine Élisabeth, Hermann Kaau Boerhaave, le neveu du célèbre Herman Boerhaave. La raison de l'expulsion de Hillmer s'explique par son refus de se soumettre à un examen pratique lors de son arrivée dans la capitale russe : protégé par le futur csar

26. Balthasar Heinrich Klinge, *Sendschreiben an einen alten erfahrenen Chirurgen in Strasburg, worin von dem berühmten Augen-Artzt, Herrn Hillmer, aus Wien, der sich jetzt zu Berlin aufhält, eine unpartheyische Nachricht gegeben wird*, Leipzig, 1748, p. 9.

27. Il s'agit du premier ouvrage en langue russe traitant d'un sujet médical. Le premier ouvrage de médecine russe est la traduction publiée en 1757 du *Compendium anatomicum* de Lorenz Heister (1719).

germanophile Pierre III, il opérait à tout va sans en avoir reçu la permission de la Chancellerie de médecine, et vendait clandestinement – et très cher – des produits pharmaceutiques de son invention. Mais la riposte ne se fit pas attendre. Dès le 4 novembre, tous les médecins et chirurgiens de Saint-Pétersbourg avaient rédigé une expertise qui qualifiait Hillmer de charlatan ambulante et énumérait ses méfaits : sur 125 interventions chirurgicales effectuées par ses soins dans les États baltiques et à Saint-Pétersbourg, respectivement 78 % et 90 % furent couronnées d'échec !

De retour à Berlin au mois de mars 1752, Hillmer doit faire face à une réputation fort écornée. Il ne donne jamais de cours – de toute façon, il en eût été incapable –, et son nom disparaît de l'annuaire des membres du Collège médico-chirurgical à partir de 1754. Désormais, sa vie semble bien réglée : pendant l'été, il sillonne l'Europe²⁸ ; pendant l'hiver, il travaille à Berlin où il loue une partie de son hôtel particulier pour subvenir à ses besoins de luxe. En 1761, il se dispute avec son successeur auprès de Frédéric II, l'oculiste Christian Gottlieb Cyrus, qui réussit à le faire condamner à une amende fort élevée. Pressé par des besoins d'argent, Hillmer est obligé de vendre ses chevaux et d'autres affaires ; début 1769, sa maison est vendue aux enchères. En 1775, l'oculiste est de retour à Berlin et loge, comme en 1748, à la Colombe Blanche. Sa trace se perd peu après²⁹.

Comment ce charlatan a-t-il pu devenir conseiller de la cour et professeur ordinaire au Collège médico-chirurgical par la grâce du roi de Prusse ? Frédéric II se flattait volontiers de ses connaissances médicales tout en méprisant les médecins de son temps. « Les médecins de ce pays-là [de France] sont des charlatans comme les nôtres », écrivait-il le 6 juillet 1752 à Darget. De toute évidence, il s'est laissé abuser par Hillmer, et ce n'est que la documentation impitoyable publiée par la Chancellerie de médecine de Saint-Pétersbourg qui a ouvert les yeux au roi. Mais Aloys Henning avance aussi une autre explication : selon lui, plusieurs indices donnent à penser que le roi aurait prévu d'envoyer Hillmer en Russie en tant qu'espion, une hypothèse qui reste également à vérifier.

Quelles conclusions pouvons-nous tirer de ce qui précède pour mieux éclairer la genèse de la *Lettre sur les aveugles* ?

28. En 1756, on le trouve en Espagne, au Portugal et dans le Midi de la France, en 1764, il séjourne à Copenhague et à Stockholm.

29. Nous avons trouvé une dernière trace de Hillmer à Pest en 1776 où il aurait opéré avec beaucoup de succès plus de 50 personnes dont une femme de 111 ans. Voir Johann Matthias Korabinsky, *Geographisch-Historisches und Produkten Lexikon von Ungarn*, Preßburg, 1786, p. 534.

Premièrement, l'affirmation des derniers éditeurs de la *Lettre* selon laquelle Réaumur aurait fait venir Hillmer à Paris pour opérer la fille de Simoneau³⁰ est purement gratuite. Il est vrai que Diderot, probablement dans le dessein de justifier et d'introduire sa *Lettre* par un événement exceptionnel, a l'air de présenter cette opération comme singulière voire initiatrice, mais il n'en était rien : l'« oculiste prussien », nous l'avons vu, a procédé à de nombreuses opérations à Paris pendant une période d'environ trois mois. Deuxièmement, Diderot savait parfaitement que la patiente était incapable de se soumettre à de quelconques expériences immédiatement après la levée de l'appareil (des compresses appliquées sur la plaie) : « on ne voit rien, remarque-t-il lui-même, la première fois qu'on se sert de ses yeux », car « on n'est affecté dans les premiers instants de la vision que d'une multitude de sensations confuses qui ne se débrouillent qu'avec le temps » (DPV, IV, 61)³¹. Troisièmement, la lettre de Madame de Tencin à Montesquieu citée plus haut nous renseigne avec assez de précision sur la date à laquelle l'opération de la fille de Simoneau a eu lieu : quelques jours avant le 23 avril 1749 ; si l'intervention a été faite dans les règles de l'art, son appareil ne fut levé que quelques jours plus tard. Étant donné que la *Lettre sur les aveugles* fut publiée au plus tard le 9 juin (voir DPV, IV, 3)³², et compte tenu des délais de fabrication, Diderot a dû l'écrire en très peu de temps. On sait qu'il était capable d'écrire vite mais il est tout de même difficile d'imaginer qu'il ait pu inventer en si peu de temps la visite chez l'aveugle-né du Puisseaux, se documenter sur Saunderson et réfléchir au problème de Molyneux, tout absorbé qu'il était au même moment par le travail d'organisation et de direction de l'*Encyclopédie* ! S'il n'est pas impossible que Diderot ait jeté sur papier les *Pensées philosophiques* ou *Les Bijoux indiscrets* dans la quinzaine, la rédaction en à peine un mois de la *Lettre sur les aveugles* qui, malgré son aspect désordonné à première vue, n'a rien de l'improvisé ou de

30. Voir Diderot, *Lettre sur les aveugles. Lettre sur les sourds et muets*. Présentation par Marian Hobson et Simon Harvey, Paris, GF Flammarion, 2000, p. 234. Voir *infra* la glane de Th. De Paulis et F. Launay sur Goussier et les Simonneau.

31. Avant Diderot, Condillac (*Essai sur l'origine des connaissances humaines*, I, VI, 16) et Daviel ont déjà souligné l'impossibilité de voir clairement après l'opération. Les malades, écrit Daviel, « croient communément que dès qu'on leur a ôté l'appareil après les neuf jours de l'opération pour leur mettre le bandeau noir, ils doivent voir aussi clair que s'ils n'avaient jamais eu de cataracte ; c'est une erreur dont il faut se désabuser » (« Lettre à M. de Joyeuse », *Mercur de France*, septembre 1748, p. 203).

32. Eu égard à la lettre de Diderot à Maupertuis du 12 juin 1749 publiée pour la première fois par Anne-Marie Chouillet, il est permis de penser avec elle que la *Lettre* a été publiée fin mai. Voir Anne-Marie Chouillet, « Trois lettres inédites de Diderot », RDE, 11, 1991, p. 10.

l'impromptu, relèverait d'une prouesse intellectuelle et littéraire peu commune. En deux mots comme en mille : tout semble indiquer que Diderot ait réfléchi aux problèmes traités dans la *Lettre* bien avant l'opération, après avoir lu et médité l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* de Condillac ou une des éditions des *Éléments de la philosophie de Newton* de Voltaire par exemple. Dans ce cas, l'opération de la fille de Simoneau et le refus de Réaumur d'assister à la levée du premier appareil ne lui auraient fourni qu'une occasion commode de publier ses idées, et l'hypothèse d'un Diderot déiste avant 1749 perd encore un peu plus de sa crédibilité³³.

Gerhardt STENGER
Université de Nantes

33. Voir notre article « *De la suffisance de la religion naturelle : un manifeste déiste de Diderot ?* », *La Lettre clandestine*, 21, 2013, p. 229-237.